DISSERTATION

N.° 98.

SUR

LES SOINS A DONNER AUX ENFANS

DANS LE PREMIER AGE;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 12 avril 1815, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR BENJAMIN DEHERGNE, de Nantes,

> Du soin des femmes dépend la première éducation des hommes; des femmes dépendent encore les mœurs de l'homme, ses passions, ses goûts, ses plaisirs, son bonheur même.
>
> J. J. ROUSSEAU, Emile.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1815.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. LEROY.
M. PELLETAN, *Président.*
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD, *Examinateur.*
M. SUE, *Examinateur.*
M. THILLAYE, *Examinateur.*
M. PETIT-RADEL, *Examinateur.*
M. DES GENETTES, *Examinateur.*
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A

MON PÈRE,

MON MEILLEUR AMI.

Comme un faible témoignage de ma piété filiale, et de ma sincère reconnaissance, pour tous les sacrifices qu'il a faits pour mon instruction.

B. DEHERGNE.

AVANT-PROPOS.

La vie de l'homme se partage en quatre âges, l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse. Ces âges sont susceptibles d'être subdivisés encore. L'homme est enfant à cinq ans, il l'est aussi à dix ; mais il n'offre pas les mêmes phénomènes à ces deux âges ; de là la distinction toute naturelle de première et de seconde enfance.

La première enfance (*infantia*) peut être divisée en trois époques. La première se compose des sept premiers mois de la vie, pendant lesquels l'enfant n'a fait que téter et dormir, et se mettre en rapport avec les différens corps environnans.

Vers sept mois commence la seconde époque, nommée *de la première dentition*, caractérisée par la pousse des premières dents. Le temps en est plus ou moins orageux, et se prolonge jusque vers le vingt-huitième ou vingt-neuvième mois.

A ce temps d'orage en succède un autre plus calme, à la vérité, mais dont la tranquillité n'est point cependant absolue. C'est à cette troisième époque que l'enfant prend des formes un peu plus prononcées, que ses sens se réveillent et se développent. Un grand travail s'opère alors dans les glandes et les os : si ce travail s'écarte de la voie prescrite par la nature, il en résulte l'engorgement des

premières, surtout de celles qui ont leur siége dans le ventre; de là le carreau et la distorsion des seconds, et le gonflement de leurs extrémités; distorsion et gonflement que le vulgaire a qualifiées du nom de *noueure*, et qui affecte presque toujours les os longs des membres. Je dis presque toujours, car on ne voit pas souvent de petits enfans bossus et présentant des déviations de l'épine, à moins d'un vice très-violent. Cette affection, quoique propre à la seconde enfance, peut se rencontrer dans la première; mais, je le répète, ces cas sont infiniment rares.

L'homme à sept ans quitte la première enfance (*infantia*) pour entrer dans la seconde (*pueritia*); elle a aussi ses époques.

Mais les bornes circonscrites d'une dissertation inaugurale ne me permettant pas de m'étendre sur un sujet aussi vaste que celui que présente l'homme depuis sa naissance jusqu'à la puberté, j'ai cru bien suffisant, sans doute, de prendre pour sujet de ma thèse l'exposition des règles de l'hygiène, applicables exclusivement à la première enfance.

DISSERTATION

SUR

LES SOINS A DONNER AUX ENFANS

DANS LE PREMIER AGE.

Circumfusa.

L'AIR, considéré médicalement, est ce fluide qui nous environne, que nous respirons, et sans lequel nous ne pouvons vivre ; il est incolore, inodore, pesant, invisible, élastique, transparent, etc. La chimie nous apprend qu'il est composé de trois principes, qui sont le gaz oxygène, l'azote, et le gaz acide carbonique. La réunion de ces gaz constitue l'air atmosphérique ; mais, parce que l'air réunit ces trois principes dans les quantités convenables, il ne s'ensuit pas pour cela qu'il soit très-pur et sans danger pour celui qui le respire. Il faut encore avoir égard aux lieux où on se trouve ; car il peut, sans être altéré, se charger de molécules morbifiques en assez grand nombre pour engendrer des maladies. C'est ainsi que le voisinage des marais produit des fièvres intermittentes.

On a recommandé avec raison d'habituer les enfans au froid pour les rendre robustes et les préserver de beaucoup de maladies. De tous les changemens qu'éprouve l'air, c'est celui du chaud en froid qui est le plus dangereux. Il est évident qu'un individu qui aura été accoutumé au froid, jouira d'une complexion plus vigoureuse, parce que l'usage prolongé du froid qui n'est pas

excessif donne du ton et de la fermeté à la fibre, et qu'il sera en outre bien moins impressionné par les vicissitudes brusques de l'atmosphère, qu'un autre qui n'en aurait pas contracté l'habitude.

Il est donc avantageux, je dirais presque nécessaire, d'habituer les enfans au froid. Si cette méthode a été rejetée par un grand nombre de parens, comme pernicieuse et funeste, cela vient de ce qu'ils ont voulu leur faire contracter l'habitude du froid par un passage rapide. Les enfans fortement constitués ont seuls résisté; les autres ont succombé : tandis que, s'ils avaient suivi une marche lente et graduée, le succès aurait couronné leur attente, puisqu'il est actuellement reconnu qu'en procédant ainsi, les enfans même les plus débiles s'y accoutument fort bien.

Le nouveau-né qui sort d'une température de vingt-huit à trente degrés doit être tenu chaudement. Ce n'est guère qu'après l'époque des premières dents qu'on doit chercher à l'accoutumer peu à peu au froid.

Lorsque l'enfant est sorti du sein de sa mère, quelques accoucheurs, avant de couper le cordon, le laissent plusieurs minutes entre les jambes de celle-ci, se contentant de soulever tant soit peu les couvertures pour lui donner la facilité de respirer. Cette méthode, outre qu'elle est pernicieuse, est contraire aux vues de la nature. En effet, l'enfant se trouve renfermé avec des matières animales plus ou moins fétides, telles que les eaux de l'amnios, les excrémens et l'urine, que presque toujours la femme ne peut retenir dans le temps des grandes douleurs. L'air qu'il respire pour la première fois est insalubre, humide et corrompu, au lieu de cet air dont la pureté lui est si nécessaire. Quand un enfant vient de naître, il faut le coucher sur le côté, de crainte que les matières qui sortent par la vulve ne tombent sur sa figure ou dans sa bouche. L'enfant ainsi placé, on doit, sans néanmoins trop se presser, procéder de suite à la section et à la ligature du cordon. Le nouveau-né alors sera porté dans un lieu où régnera un air

pur, sec, plutôt chaud que froid. Si on le place dans un berceau, il est deux précautions à prendre : premièrement, il faut bien se donner de garde de couvrir entièrement ce berceau, mais on laissera quelque ouverture, afin que l'air puisse se renouveler facilement. L'air qui a déjà servi à la respiration est malsain ; on ne pourrait le respirer encore quelque temps sans s'exposer à être asphyxié. On évitera de placer l'enfant dans une alcove ou autre lieu semblable, pour la même raison que nous venons d'exposer. N'est-il pas naturel de rechercher la salubrité dans un fluide d'une nécessité aussi indispensable pour l'entretien de la vie? *Mortalibus aër tum vitæ, tùm morborum causa est*, a dit *Hippocrate* dans son Traité des vents.

Secondement, la disposition du berceau n'est point du tout indifférente. Si on le place à côté d'une croisée, comme cela a lieu communément, l'enfant, désireux de voir la lumière, et n'ayant pas encore assez de force pour tourner la tête, dirige ses yeux vers l'endroit d'où elle part. Ceux-ci, habitués à la recevoir obliquement, ne conservent que trop souvent cette direction vicieuse ; de là le strabisme. On évite cet inconvénient en le plaçant en face de la fenêtre.

Applicata.

Par ce mot, on n'entend pas seulement les vêtemens, mais toutes les choses qui peuvent être appliquées à la surface du corps, telles que le lit, les bains, les frictions.

Des six choses qui font la matière de l'hygiène, la moins importante, sans contredit, n'est pas celle qui s'occupe de l'habillement des enfans. De la bonne confection des vêtemens dépend en grande partie la bonne conformation de leurs corps ; et si de nos jours nous voyons tant d'enfans contrefaits ou affectés d'hernies, ils ne doivent leurs difformités ou leurs maladies qu'aux bandes ou au maillot dans lesquels nous les avons pour ainsi dire incarcérés. On ne peut point prescrire ici de mode particulier d'habillement. Cha-

que pays a le sien; peu importe la forme, pourvu qu'elle ne gêne point les mouvemens.

Actuellement, on croirait presque compromettre les jours de l'enfant, si on lui laissait le libre exercice de son corps et de ses jambes. A peine est-il né, on l'entoure aussitôt de langes depuis les pieds jusqu'aux aisselles. On le serre de manière qu'il ne peut fléchir les jambes; elles restent constamment tendues. Sa poitrine ne peut se développer entièrement; le ventre, qui est le principe de l'accroissement, comme l'a remarqué M. *Alphonse Leroy*, partageant le resserrement commun, la nutrition ne s'y fait qu'imparfaitement. Ses bras, contraints d'être élevés, ne peuvent se rapprocher du tronc. Une couverture, souvent fabriquée de laine, vient encore augmenter sa gêne par la chaleur qu'elle lui cause.

Il ne suffit pas d'éviter dans les vêtemens ceux qui gênent, il faut encore rejeter ceux qui procurent trop de chaleur. Cette surcharge de vêtemens entretient l'enfant dans une atmosphère chaude et humide, en occasionnant un excès de transpiration qui ne doit pas avoir lieu. Il arrive que, lorsqu'on le change, son corps devient sensible aux moindres impressions de l'air. Les pores de la peau se ferment, la transpiration s'arrête, et l'enfant gagne un rhume ou une fluxion.

Il est possible, quand on change un enfant de langes, de le tenir dans une situation horizontale, couché sur le dos, non sur le ventre, et ne pas laisser pendre sa tête en bas.

Les béguins ou bourrelets dont on coiffe les enfans sont avantageux, en ce qu'ils amortissent la violence des chutes sur la tête; mais la manière de les assujettir au moyen d'un lien qui passe sous le cou n'est pas sans danger. Ce lien, en comprimant les veines jugulaires, s'oppose au retour du sang de la tête, et y entretient une congestion qui est d'autant plus à éviter, que la tête, chez les enfans, est le siége presque exclusif des maladies dont ils sont affectés.

Les bonnets doivent être changés souvent, et n'être pas trop serrés, de peur de gêner l'accroissement de la tête.

Les chaussures sont inutiles aux petits enfans, qui ne marchent pas ; elles doivent être larges, et ne comprimer nullement le pied.

De toutes les parties qui composent l'habillement, la plus pernicieuse est le corps de baleine. Si l'usage doit en être permis, ce n'est que lorsque le corps a pris son entier accroissement. Son but sera de rendre le corps plus droit, et de servir de soutien à des parties dont l'abandon et la flaccidité en ôtent et la beauté et la forme.

Le lit sera plutôt dur que mou. L'enfant y sera couché sur des linges bien secs, la tête un peu élevée ; il sera légèrement couvert.

Les enfans du premier âge ne doivent user que de bains tièdes, et quelquefois de bains frais. Les ablutions sont d'une très-grande utilité chez eux ; il faut les répéter souvent. On doit changer les linges aussitôt qu'on s'aperçoit qu'ils sont malpropres. C'est en vain qu'on donnerait la nourriture la plus succulente à un enfant, il ne profitera jamais tant qu'on le laissera croupir dans la malpropreté.

Ingesta.

On entend par alimens toute matière animale ou végétale qui, prise intérieurement, s'assimile en partie à notre propre substance, et est en partie rejetée par les émonctoires naturels. Le règne minéral ou inorganique n'en fournit aucun. On ne peut vivre sans prendre d'alimens. Leur emploi modéré entretient la santé ; leur usage abusif la détériore et la détruit plus ou moins promptement. L'homme est omnivore, c'est-à-dire qu'il peut indistinctement se nourrir de substances animales et végétales. Mais tous les hommes ne présentant pas la même constitution, le régime ne doit pas être le même. C'est pourquoi on doit, dans l'usage qu'on en prescrit,

avoir égard aux constitutions de l'atmosphère, au tempérament des individus, à leur âge, leur sexe, leur profession.

Les enfans en bas âge n'ont besoin que d'une très-petite quantité de nourriture à la fois ; mais on doit la réitérer souvent, toutefois ayant soin de la proportionner à leur âge. L'estomac contient alors un excédant de vie qui le stimule sans cesse ; aussi l'enfant qui vient de prendre des alimens manifeste-t-il peu de temps après le désir d'en avoir d'autres. La raison en est claire : c'est que chez eux l'aliment sert à deux fins, non-seulement à l'entretien du corps, mais encore à son accroissement, qui est prodigieux à cet âge.

La nourriture la plus salutaire à l'enfant qui vient de naître et voulue par la nature, est le lait de femme, et surtout celui de la mère. Le premier lait, *colostrum*, d'abord très-séreux et un peu acide, lui convient spécialement, en ce qu'il sert à aider l'évacuation du *méconium* : mais bientôt ce lait devient plus blanc, plus sucré, et sa consistance augmente à mesure que l'enfant prend de l'accroissement.

Toutes les femmes ne peuvent pas allaiter : il serait hors de propos d'énumérer les causes qui y mettent obstacle. Si donc une femme qui vient d'accoucher se trouve dans l'impossibilité de nourrir, elle doit recourir à l'allaitement artificiel, ou chercher une nourrice saine et propre, et accouchée depuis peu, afin que son lait soit autant que possible du même âge que l'enfant. Si elle nourrit deux enfans à la fois, elle ne doit pas faire toujours téter le même enfant le premier; il arriverait que celui-ci profiterait beaucoup moins que le second. Le lait qui sort d'abord des mamelles est bien plus séreux, et contient sous la même quantité beaucoup moins de parties nutritives que celui qui vient ensuite. Nous devons cette expérience à M. le professeur *Deyeux*.

C'est ici le lieu de remarquer que la quantité du lait étant en rapport avec la quantité d'alimens que prend la nourrice, et sa bonté relative à leurs qualités plus ou moins nutritives, on ne

doit pas laisser manquer celle-ci de ceux qui peuvent le mieux remplir ce but.

Mais l'enfant ne peut pas toujours téter; ses organes, plus développés et plus agissans, demandent une nourriture plus substantielle, plus résistante et plus capable de subvenir aux frais de l'accroissement, qui augmente de jour en jour. Il doit alors quitter le sein par degrés, s'il est possible, ou subitement, si le bien de la mère et de l'enfant l'exige. Quand le sevrage a lieu par degrés, on présente moins souvent le sein à l'enfant, et de temps à autre, on lui donne un peu d'une légère panade ou d'une soupe au lait; peu à peu il perd l'habitude de téter : alors on rend les soupes plus nourrissantes; on peut même les faire avec du bouillon de viande. On doit rejeter l'usage de la bouillie faite avec la farine qui n'a pas fermenté ; c'est un aliment grossier, indigeste, et plus propre à servir de colle pour les ouvrages mécaniques que de nourriture pour un estomac aussi délicat que celui d'un jeune enfant.

Le terme auquel on doit sevrer les enfans ne peut être rigoureusement déterminé ; il n'est pas le même pour tous. Tel pourra l'être à sept ou huit mois ; tel autre ne peut se passer de téter qu'à un an ou plus.

Les enfans, en tout temps, doivent s'abstenir des liqueurs fermentées et du vin pur. Cependant, mêlé à beaucoup d'eau, celui-ci ne peut leur être nuisible.

Beaucoup de personnes s'imaginent rendre leurs enfans beaux et bien portans en les gorgeant de nourriture. D'autres au contraire craindraient toujours les rendre malades ou stupides, si elles leur donnaient à manger chaque fois qu'ils le demandent, et surtout si l'heure du repas n'est pas encore venue. Il faut garder le milieu entre ces deux excès. Ce n'est pas la grande quantité de nourriture que l'on prend qui profite au corps, mais celle que l'on digère. Il ne suffit donc pas de manger pour se bien porter, et il est préjudi-

ciable de le faire sans appétit, et bien plus encore quand on le fait, comme on dit quelquefois, par raison. Il ne faut consulter en cela que le sentiment intérieur que la nature a mis dans chacun de nous pour l'exciter à prendre la somme d'alimens qui lui est nécessaire, et n'écouter nullement les conseils de son imagination.

Excreta.

Nous prenons des alimens solides et liquides, soit pour subvenir au frais de notre accroissement, soit pour réparer les déperditions de substance que nous faisons journellement. Mais tous ces alimens introduits au-dedans de nous ne sont pas plutôt dépouillés de leur partie nutritive, qu'ils deviennent étrangers à l'économie : leur séjour trop prolongé dans le corps lui serait préjudiciable. Ils doivent donc être rejetés au-dehors ; plusieurs voies se présentent : ce sont celles de la peau, des poumons, du nez, des intestins, de la vessie et de l'utérus. Cette transmission du résidu alimentaire du dedans au-dehors constitue les *excreta*.

Les excrétions qui se font par la peau se nomment *sueur* et *transpiration*. L'une est sensible, l'autre insensible. Ordinairement les enfans à la mamelle ne suent pas, ou bien ce n'est qu'à cause des vêtemens nombreux dont on les revêt. Mais chez eux la transpiration est considérable; si on ne change pas souvent l'enfant de linge, et si l'on ne fait de fréquentes lotions avec l'eau simple tiède, ou l'eau de savon, la peau se couvre d'une humeur onctueuse, odorante, qui se dessèche et en bouche les pores. Il en résulte l'interception de la transpiration, qui peut causer les plus grands ravages et donner lieu aux convulsions les plus effrayantes.

La sueur a lieu chez les enfans d'un âge plus avancé, qui prennent beaucoup d'exercice ou s'exposent à une forte chaleur. La suppression en est beaucoup plus dangereuse que celle de la transpiration; aussi ne doit-on jamais l'arrêter.

L'excrétion pulmonaire doit être scrupuleusement ménagée ; elle est de la plus haute importance. Celle du nez, sans être aussi sérieuse, mérite qu'on y fasse attention.

Les excrétions alvines et de la vessie ne doivent jamais être retardées ; elles sont jusqu'à un certain point volontaires ; leur rétention trop long-temps prolongée, comme il arrive quelquefois dans les écoles de petits enfans, a donné lieu à des accidens fâcheux, tels que les mouvemens convulsifs, les rétentions d'urine.

Quant à l'évacuation périodique du sexe, le sujet de ma thèse ne la comportant pas, je la passerai sous silence.

Gesta.

Par *exercice* nous entendons, et l'action ou l'occupation du corps, et celle de l'esprit.

L'exercice doit être un des principaux points de l'éducation des enfans ; il fortifie le corps et affermit la santé. Il est prouvé que, bien dirigé, il est un des moyens les plus prompts de rendre l'homme plus fort et plus capable de résister aux maladies ; qu'aucun autre n'est plus efficace et n'entraîne moins d'inconvéniens : c'est ce qui a fait dire à Celse : *Si quidem ignavia corpus hebetat labor, firmat; illa maturam senectutem, hic longam adolescentiam reddit.*

L'enfant, dans les premiers mois, prend peu d'exercice ; ses jambes ne sont pas encore assez développées pour le soutenir ; il serait même dangereux de vouloir le faire marcher à cette époque : on se bornera donc à le porter en plein air. Fléchir et étendre les jambes, mouvoir ses petits bras, sont les seuls mouvemens dont il est alors capable : c'est véritablement une gymnastique aussi profitable à son corps que l'est la course ou la lutte pour un adulte. Ce n'est guère que vers dix-huit mois, deux ans, que l'enfance com-

mence à se soutenir. Cependant on n'attend pas ordinairement cet âge; dès que les membres inférieurs ont acquis assez de force pour supporter le poids du corps, on peut l'exercer à marcher en le soutenant par le bras, et non avec des lisières, dont le point d'appui étant sur la poitrine, la comprime, nuit à sa bonne conformation, et s'oppose au libre développement des poumons. L'enfant assez fort pour marcher seul doit prendre toute sorte d'exercice ; il peut courir, sauter, etc. ; mais l'exercice ne sera pas porté au point d'amener la fatigue, autrement le repos serait préférable.

Je ne parle point de l'exercice de l'esprit; il n'est pas bien fatigant pour les petits enfans. Jusqu'à sept ans, on ne se borne guère qu'à leur faire apprendre à lire ou réciter quelques fables par cœur.

Le sommeil doit être proportionné à l'âge. L'enfant qui vient de naître dort ordinairement quinze à dix-huit heures, et même davantage : plus il croît et se fortifie, moins il faut le laisser dormir longtemps. La durée du sommeil est en raison inverse de l'âge; elle doit diminuer progressivement; de sorte que si elle est de quinze à dix-huit heures pour l'enfant dans les premiers mois, huit heures seront suffisantes pour celui de sept à huit ans.

On a généralement l'habitude de bercer un enfant qu'on veut endormir; c'est un préjugé dont on devrait s'abstenir. Un enfant qui a envie de dormir s'endort fort bien sans le secours de cette excitation artificielle, qui souvent même est nuisible, peut causer le vomissement, retarder la digestion, surtout lorsqu'elle a lieu quand l'enfant vient de téter ou de prendre un repas, et occasionner le vertige, qui est le premier acheminement vers l'épilepsie.

Percepta.

Les affections immodérées de l'ame, quoique peu nombreuses chez les enfans, n'en sont pas pour cela moins préjudiciables à ceux qui en sont atteints. Les parens doivent donc mettre tout en œuvre pour les prévenir ou les détruire.

La tristesse ne peut guère être mise au rang des passions propres à l'enfance.

La colère, très-commune à l'enfance, qui naturellement s'impatiente et s'irrite de la moindre chose qui ne va pas à son gré, peut causer de grands ravages dans l'économie animale, quand elle est poussée à un certain degré de violence. Il est de la bonne éducation de réprimer cette passion.

La jalousie exerce aussi ses cruels effets : qu'elle soit fondée ou non, les enfans qu'elle attaque en sont tourmentés au point de dépérir à vue d'œil. Il est du devoir des parens de ne donner aucune préférence visible à l'un de leurs enfans, et de remonter à la cause qui l'a produite, afin d'anéantir une passion qui entretient la haine et la discorde dans la famille.

La peur et la crainte sont, de toutes les affections de l'ame, celles qu'il est de la dernière importance de détruire ou de ne pas faire naître : elles ont souvent causé une mort subite. Cette funeste manie de faire peur aux enfans pour se faire obéir n'est malheureusement que trop répandue, surtout parmi les domestiques, qui n'en connaissent pas le danger.

Je voudrais qu'on ne leur fît pas de ces contes absurdes et ridicules, tous cousus d'aventures merveilleuses et invraisemblables. Quelque bon que soit le but qu'on se propose, leur jeune mémoire aura bientôt oublié le peu de morale qu'ils contiennent, et les fées et les revenans exalteront bien davantage leur imagination : ils n'ose-

ront aller seuls dans une chambre, ou un escalier même suffisamment éclairés ; et lorsqu'on les couchera, il faudra que quelqu'un reste à côté de leur lit jusqu'au moment de leur sommeil.

L'épilepsie, dont beaucoup d'individus sont attaqués, ne reconnaît souvent d'autre cause qu'une vive frayeur qu'on leur a occasionnée dans leur enfance.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Senes facillimè jejunium ferunt, secundò ætate consistentes, minimè adolescentes, omnium minimè pueri: ex his autem, qui inter ipsos sunt alacriores. *Sect.* 1, *aph.* 13.

II.

Somnus, vigilia, utraque modum excedentia, morbus. *Sect.* 2, *aph.* 3.

III.

Non satietas, non fames, neque aliud quicquam bonum est, quod naturæ modum excedat. *Ibid.*, *aph.* 4.

IV

Epilepticis pueris, mutationes maximè ætatis, et regionum, et vitarum, liberationem faciunt. *Ibid.*, *aph.* 45.

V.

Multùm, et derepentè, vacuare aut replere, aut calefacere, aut frigefacere, aut aliter quocumque modo corpus movere, periculosum est. Nam etiam omne multum naturæ est inimicum. Quod verò paulatim, tutum est : tum aliàs, tum si quis ex altero ad alterum transeat. *Ibid.*, *aph.* 51.